

Vie de chien

Charles Collard

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16210ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collard, C. (1990). Vie de chien. *Moebius*, (44), 27–34.

VIE DE CHIEN

Charles Collard

*«L'optimisme est une maladie qui
se guérit dans la vieillesse.»*

A. Laguigne, *Mécomptes*.

Elle arriva à l'hôpital enfin prête après une attente de neuf mois. Elle pensa à l'enfant qui, probablement, avait derrière lui la meilleure partie de sa vie. Le mot n'était pas trop fort, car elle se trompait rarement. Bientôt, elle se retrouva étendue, en position pour exécuter le travail. Al-lons! dit-elle d'un ton suffisamment autoritaire en frappant son ventre, dépêche-toi d'arriver. L'enfant, agrippé de son mieux, se démenait tant bien que mal pour rester à l'inté-rieur. D'un soubresaut à l'autre, sa tête émergea, puis les épaules, et l'on vit apparaître un être pas vraiment exquis, avec des oreilles comme des feuilles de batavia, rouge d'émotion ou de colère. Un trait de caractère qu'il allait garder sa vie durant. Il y avait beaucoup trop d'éclairage dans la salle d'accouchement et la strip-teaseuse, étoile du Bar Camino, abandonnant son métier d'effeuilleuse pour celui de mère, trouva sur le champ un restant de pudeur dont on avait lieu de se féliciter en pareille circonstance. Celle qui s'exhibait habillée d'un rien, parfois d'une seule bague, poussa un cri de protestation : voulez-vous me tamiser tout

ça immédiatement, lança-t-elle, car elle ne voulait à aucun prix accoucher comme au spectacle. Sans ménagement, le médecin empoigna le bébé par la tête et tira en l'agitant vigoureusement.

Ici commencent mes désagréments, pensa le nourrisson doué d'une intelligence précoce. N'ayant rien de mieux à faire ce jour-là et ne voulant pas naître acéphale, il sortit d'une détente soudaine qui étonna le médecin. N'est-ce pas charmant? Aussitôt, Violette Laguigne s'empara d'un miroir pour se refaire une beauté, puis d'une main ferme rabaissa sa jupe sur ses jambes ravissantes, chercha du regard son fils et se contenta de dire : bonne nuit! car le soleil déclinait.

Trêve de plaisanteries! le petit Laguigne ne sut jamais rien d'antérieur à sa naissance. Toute trace de son père s'étant perdue, Laguigne, qui était bien fils de ses deux, n'en sut rien non plus. Après quoi, Violette Laguigne perdit trace de celui auquel elle avait attaché son nom, car l'enfant lui fut bientôt enlevé par une tante détestable mais bien avisée. Entre-temps, la tante mourut et d'autres membres de cette famille honorable se l'échangèrent et, fait probable, il finit par s'enfuir.

Des années plus tard, un homme à la recherche de quelqu'un arpentait nerveusement un corridor d'hôpital. Il trouva au fond d'un cul-de-sac une chambre dans laquelle il pénétra par pure distraction. Dans la tête de cet homme, le passé était en train de resurgir comme d'une cuvette engorgée, c'est comme ça le passé, rien de tel pour vous guérir de la famille, parole de Laguigne. Et en entrant dans la chambre, il tira de sa poche une photo afin de reconnaître sa mère. Voilà, il aperçut une femme étendue dans de beaux draps selon l'expression, c'était elle. Pourtant, d'après la photo, cette personne ressemblait à sa mère comme une côtelette ressemble à un gigot, car la photo, prise quarante ans plus tôt, montrait une jeune femme alors que dans la chambre il apercevait deux vieilles ayant roulé leur bosse. Laguigne se pencha tristement au-dessus d'un lit pour dire à sa mère : Voici un bouquet de belles roses rouges pour toi,

Violette! Merci infiniment pour ces fleurs, déclara modestement la patiente. Quand Laguigne reconnut sa mère couchée dans l'autre lit, cette dernière gisait sans vie. Une méprise peut arriver à tout homme énervé. Ce jour-là, en plus d'une faiblesse de la rétine, son muscle releveur de la paupière gauche fonctionnait mal, il souffrait d'une conjonctivite à l'œil droit et était pris d'une activité anormale des glandes lacrymales; d'autre part le soleil déclinait avec le jour. Un vrai mélo, n'est-ce pas?

On lui remit une lettre écrite d'une main tremblante, les dernières volontés de Violette Laguigne, ce à quoi il se jura d'obéir. Il en commença la lecture que de brusques sanglots venaient interrompre : Mon cher fils, tu disposes d'une coquette somme d'argent déposée pour toi dans un compte, dont je sais que tu ne le jetteras pas par les fenêtres en dépenses futiles. Tu feras parvenir tous les mois au chenil Violette pour chiens errants, oeuvre à laquelle je consacrais mes maigres revenus, la somme nécessaire au bien-être de ces pauvres bêtes, etc. Les conditions de versements lui étaient ensuite divulguées par le détail, ce qui, compte tenu de la population canine du chenil, n'était pas négligeable. Laguigne n'éprouvait que répugnance pour certaines espèces de molosses qui le harcelaient lors de ses randonnées à vélo. À partir de ce jour, il entra dans une humeur de dogue et se mit à dilapider l'argent de sa pauvre mère.

Comme si rien ne devait lui être plus morose qu'une vie trop chaste, Laguigne se mit à penser tout d'un coup à l'amour, c'est la vérité, avec l'espoir légitime, disait-il, de goûter enfin à la volupté. Vite dit. Il se laissa séduire par un beau brin de fille qui, en fait de volupté, le mena directement de la chambre à coucher à l'enfant à moucher. Et les tempêtes s'élevant des profondeurs de sa libido retombèrent aussi vite. Laguigne, au demeurant, n'était pas homme à frétiller au lit et tout ce que vous imaginez sans peine, il s'en serait bien volontiers passé, n'eusse été de son épouse Deborah à franchement parler exigeante de ce côté. Et il faut bien le dire, amis autant qu'ennemis (ceux-là les premiers, rien de plus normal) s'amusaient de façon déplaisante aux dépens du couple. À chacun ses capacités et besoins, finit par considérer un Laguigne exsangue devant l'insatiable

Deborah, surnommée par lui Dérobade à cause de ses folles débandades. Quand il se montrait déficient (la plupart du temps), il en imaginait un autre à sa place tout aussi déficient que lui-même et pouvait ainsi éviter le surmenage sexuel.

La catastrophe arriva un soir de pleine lune. Il rentra chez lui à l'improviste et trouva Deborah en train de manifester bruyamment son plaisir à grands cris de tragédienne en compagnie de son nouvel amant. Pour autant qu'il pût en juger, le monsieur semblait au bord de l'épuisement. Deborah se montrait très inventive quand les circonstances s'y prêtaient, et elles s'y prêtaient toujours. Laguigne s'arrêta à un moment de réflexion, il pensa à la remarquable étude du mathématicien Moebius consacrée aux diverses positions d'accouplement. Dans ce volume, il en est une qui garantit un haut degré de plaisir, il s'agit de celle dite de la permutation, simple variante de la position recommandée par l'Église, mais quelle différence. À l'encontre de toute logique, ce n'était pas cette scène d'ailleurs très peu fortuite qui au fond le troublait, je m'en souviens avec exactitude, Laguigne, m'a-t-il dit, entendait au même moment un air d'opéra qu'il déteste par dessus tout, air qui sortait du larynx de Pavarotti et que presque tout le monde connaît tant il est populaire. «Je ne veux pas de glaçon dans mon Cinzano», de Tignoso. Il avait grand mal à écouter l'air des glaçons sans perdre patience, à l'époque où Laguigne me le fit entendre. Les initiés le savent bien, lorsque Pavarotti chante l'air des glaçons (la pire chose qui ait pu sortir d'un gosier), ou n'importe quoi de Tignoso, il faudrait lui passer la camisole de force. Enfin, pour revenir à ses amours, Laguigne écoutait parfois encore l'air de Tignoso afin de pouvoir dire d'un ton maussade : l'amour, je suis blindé contre.

Dans sa lettre, Violette Laguigne avait eu soin de confier deux choses importantes à son fils avant d'être rayée des créatures vivantes. S'occuper du chenil pour chiens abandonnés, sous peine de se voir maudire par elle et, félicitons-nous de cette perspicacité, ne pas écrire de livres, car les livres c'est éphémère. En effet, sa mère l'avait bien

dit. Hélas, Laguigne se rendit une nouvelle fois coupable de trahison envers sa mère. Son premier livre complètement raté lui coûta dix ans de labeur, beaucoup trop pour un insuccès notoire. «Mécomptes» se mesura au compte des caisses invendues et plusieurs anecdotes circulèrent autour de ce livre, mais Laguigne ne voulut pas me les raconter. Vous m'en direz des nouvelles si vous trouvez le livre en librairie. Quand je pense à ce que sont devenus mes contes, me dit-il avec un grognement dépité. Le temps lui manque heureusement pour achever le second, «Quitte ou double», abandonné aux mites après trois cents pages.

Un peu plus tard, il perdit la mauvaise habitude d'écrire, pour lui une affaire entendue, mais un beau jour, influencé par ses lectures sans doute, il attrapa la manie de la poésie, subitement. Et bien soit! semblait lui souffler d'en haut sa mère, ne bride pas ton imagination, laisse-là s'extérioriser. Rien de plus satisfaisant pour l'ego que la poésie. Quelques jours plus tard, je me dirigeai du côté de chez Laguigne pour lui montrer aussi des poèmes écrits de fraîche date, car il poussait la sollicitude jusqu'à accepter de les lire. Je n'avais pas donné vingt coups de pédales que je tombai sur lui par hasard, avançant tête enfoncée dans le guidon de son vélo azur, comme si une meute de chiens était lancée à ses trousses. Et si vous aviez vu l'accoutrement. Le temps au déclin du jour s'était refroidi, il immobilisa sa machine, retira ses pinces de pantalon et s'essuya le front. Puis il fit demi-tour, m'entraînant à sa suite chez lui. Je sortis alors de ma poche quelques feuillets noircis et les lui tendis. Il m'avoua sur un ton vraiment déplaisant ne s'être jamais aussi follement amusé en lisant des poèmes, un «gâchis» selon lui, et il m'invita à renoncer à mes projets d'écriture pour y revenir disons après un certain mûrissement. Et attention aux coquilles, de dire Laguigne, ex-homme de plume.

Laguigne était petit de taille, avec une tête plutôt grosse enfoncée dans une veste toujours trop ample et inélégante, les bras courts, les pieds anormalement menus pour un homme. Il ressemblait au valet du jeu de cartes, moins

l'accoutrement de cour, moins la moustache, bras et pieds en plus, chaussé de baskets rouges. Ainsi décrit, en fin de compte, il ne ressemblait ni physiquement ni de caractère au valet, dont l'air idiot me distrairait continuellement aux cartes.

Outre les jours fériés, les samedis et dimanches, on le trouvait habituellement au travail en train de se promener dès le matin dans les couloirs de Radio-Canada, tant il est naturel à un fonctionnaire de se promener, toujours d'humeur à bavarder ou à s'aérer. Lorsque j'ai connu Laguigne, il se dirigeait lentement vers la retraite et moi vers l'ascenseur. Aux dires de Barbet, son chef de service, Laguigne était le prototype de la brebis galeuse au travail, où il atteignait les sommets de l'insouciance. L'expérience tue le zèle, c'est connu. Plusieurs fois par jour, il passait devant les ascenseurs ou s'arrêtait pour les regarder comme un ruminant. Rien de plus distrayant qu'un ascenseur n'est-ce pas? Barbet ouvrait l'oeil et avait l'attitude voulue, mais il devait à toute heure partir en battue afin de ramener Laguigne à sa besogne. Mettez-vous à sa place, le pauvre. Laguigne déjouait Barbet par d'habiles stratagèmes mis au point durant les heures de travail. Il sortait du bureau avec sous le bras quelques dossiers, courait ensuite se dissimuler dans la cage d'escalier à attendre dans l'un des six ascenseurs, l'effronté. Ce jour-là, il allait appuyer sur le bouton pour descendre lorsque Barbet, flairant la fuite, accourut tout de go. Debout à leur côté, j'entendais la conversation. Il s'ensuivit un échange de propos plus ou moins futiles qui tournèrent illico au psychodrame. Ces deux-là commençaient à me taper sur les nerfs.

Laguigne eut le mot de la fin en racontant un mensonge éhonté et l'autre, d'une virevolte, s'en fut vers son bureau d'une démarche sèche. La conversation s'était engagée spontanément entre nous, mais j'ai découvert plus tard qu'à défaut d'interlocuteur Laguigne pouvait très bien se parler à lui-même des heures durant, et il avait, peut-on dire, des idées sur tout, aussi bien sur la danse acrobatique que la culture des cactus, le vélo, la chanson et autres vétilles. Un peu plus tard devant un café, il se lança dans une diatribe contre la chanson. Il n'existe plus rien de bon depuis la fin

de la chanson politisée, dit-il. Une disgrâce de voir tous ces artistes engagés au chômage.

Bientôt des projets de randonnées à vélo s'ébauchèrent, mais notre seule balade se déroula en tandem de façon grotesque. Je pédalais en avant et lui en arrière en fredonnant des airs de comique troupier et, bien entendu, il lui en venait des dizaines à l'esprit du genre de celui-ci : «Pétro-nille tu sens la menthe». La campagne était verte et ondoyante. Laguigne transportait dans sa musette une cuisse de poulet, *Le Devoir* et quelques oeufs durs, prenant tout bêtement comme prétexte leur valeur énergétique. Vingt kilomètres à peine plus tard, Laguigne, qui pourtant y mettait du coeur, se mit à gigoter derrière moi de curieuse manière, contorsions imputables, cria-t-il, à ses hémorroïdes à vif. La rigidité meurtrière de la selle, à vrai dire, eut effrayé un fakir; durcie par les pluies, elle pointait crânement vers le ciel. Nous fîmes halte comme un seul homme afin d'improviser sur place un protège-cul à l'aide du *Devoir* fixé par des bouts de ficelles. L'idée de s'asseoir sur une photo de Claude Ryan fit pousser à Laguigne quelques glapissements. Mais ce reliquat de coussin justifiait pleinement mes appréhensions. À peine remis en selle, il lança à nouveau ses plaintes de condamné. Le but était d'atteindre coûte que coûte Montréal. Devoir accompli, fit le tâcheron de la pédale en jetant un regard de profond dégoût vers la selle du tandem. Voilà comment débuta notre amitié, par une banale histoire de cul.

Les mois passèrent et je continuai d'aller voir Laguigne à raison d'une visite par semaine. De bon matin un dimanche, il enfourcha son vélo Azur, partit vers la campagne après un copieux petit déjeuner d'oeufs brouillés. Il escadait allègrement les côtes, les descendaient avec une ivresse sans pareille, tout en appuyant énergiquement sur les pédales afin de revenir avant le déclin du jour. Il fonçait en direction d'Oka avec un goût de la vitesse doublé d'une mauvaise vue, quand il se retourna pour admirer un troupeau de moutons confondus avec des vaches, car il aimait bien les vaches. Il n'était qu'à une centaine de mètres d'un

virage lorsqu'un chien, assommé par la chaleur de l'été, traversa distraitemment la route sans se donner la peine d'avertir par un aboiement quelconque. Laguigne se jeta sur le côté afin d'éviter l'animal. Le chien s'en tira en boitant, mais on retrouva Laguigne dans un état effroyable.

Suite à cet accident presque fatal, il roula encore mais en chaise. Un jour je vous raconterai.